

**TRACES IDEOLOGIQUES CONFLICTUELS DANS LA FICTION
ROMANESQUE D'ERNEST J. GAINES / CONFLICTING
IDEOLOGICAL LINES IN THE FICTION OF ERNEST J. GAINES /
URME IDEOLOGICE CONTRADICTORII IN FICTIONEA LUI
ERNEST J. GAINES¹**

Résumé: Aux yeux des auteurs africains-américains, le Sud n'a eu de cesse d'ostraciser le Noir. Pour y parvenir, il emploie tout un arsenal idéologique raciste que des auteurs comme Gaines s'évertuent d'invalidier. En s'appuyant sur une lecture socio-sémiotique, cet article explore, dans un premier temps, le discours ségrégationniste visant à réifier le Noir pour ensuite l'écarter du développement social, culturel et économique. Puis il s'intéresse à la réaction de la communauté noire. Celle-ci est d'abord timide vu que les sujets noirs n'opposent pas au langage raciste de la superstructure celui d'une conscience collective militante. Toutefois, en rétablissant l'homme noir dans sa dignité le tout sur fond de messianisme, Gaines l'anoblit et le débarrasse des préjugés et clichés dégradants.

Mots-clés: Idéologie raciste, réification, ostracisme, sursaut, messianisme, dignité

Abstract: From the perspective of African-American authors, the South has never stopped ostracizing black people. To achieve this, it makes use of a racist ideological attire which some authors like Gaines strive to invalidate. On the backdrop of a socio-semiotic reading, this paper first explores the segregationist discourse aimed at reifying the Black and then refusing him any social, cultural and economic development. Then it deals with the reaction of the African-American community. First they display a timid response as they do not oppose the racist language of the superstructure with a militant collective consciousness. However, by re-establishing the black man in his lost dignity through a messianic character, Gaines ennobles him and rids him of the enduring prejudices and degrading clichés.

Keywords: Racist ideology, reification, ostracism, spurt, messianism, dignity

Introduction

Gaines fait partie de ces auteurs que nous qualifierons d'écrivains régionalistes. Il a contribué à faire connaître la Louisiane au grand public en tout ce qu'elle a de beau, sur le plan géographique et culturel, mais aussi en ce qu'elle peut avoir de laid du fait de son héritage ségrégationniste. Sans être une copie conforme de la société sudiste parce qu'il se veut le lieu d'une construction rigoureuse des antagonismes raciaux qui sous-tendent les rapports entre Blancs et Noirs, le roman de Gaines convainc tout lecteur avisé des rapports étroits qu'il entretient avec la réalité sociale.

En effet, en s'attaquant à l'appareil judiciaire censé assurer la cohésion sociale, *Lesson before Dying*, ce roman de Gaines que nous avons choisi d'analyser, pour ses prétentions de testament, met à l'index les travers de la société sudiste (GAINES, 1998). La majorité blanche a choisi de refuser au Noir toute possibilité d'intégration, afin de le tenir en leste. Il va sans dire que pour y parvenir, les Blancs du sud ont recours à un discours auquel s'opposent inévitablement celui de la minorité noire.

Du coup, Gaines qui nous a habitués à des récits où les actes sont préférés aux paroles, opère un écart esthétique digne d'intérêt. Il aborde le problème du racisme subi par le Noir en privilégiant « les discours antagonistes » pour emprunter la terminologie de Zima. En clair, le présent article s'emploiera à montrer que ce roman est une « mise en scène de l'interaction polémique et dialogique de discours idéologiques ». (Zima, 2011 : 87)

Le caractère social du texte de Gaines nous oblige à opérer un aller-retour entre le littéral et le référentiel. Ainsi, quand nous analyserons un élément selon sa valeur lexicale

¹ Bi Boli Dit Lama Berté Goure, Institut National Polytechnique Félix Houphouët-Boigny de Yamoussoukro, Côte d'Ivoire, benjamin3goure@gmail.com

ou sémantique, notre lecture visera la dimension littérale du texte et quand notre regard portera sur le texte en rapport avec des éléments extérieurs comme l'histoire sociale, elle sera référentielle. (Roy, 2007 : 133) Cette association se justifie par les récents progrès de la sociocritique qui s'est enrichi des avancées de la critique d'obédience structuraliste.

1. Les relents ségrégationnistes du discours de la majorité blanche

Le mérite de la sociologie du texte en tant que paradigme et théorie critique tient sans nul doute à ce qu'elle s'est enrichi des critiques portées à son encontre, car elle avait tendance à se servir du texte comme d'un prétexte pour se livrer à des spéculations de tous genres sur les préoccupations sociales. Toutefois, sans se résoudre à adopter un immanentisme naïf ou arbitraire, la sociocritique s'est ouverte aux grandes possibilités des approches structuralistes, linguistiques et sémiotiques, notamment à la part belle qu'elles accordent au langage. En fait, à en croire Edmond Cros : La sociocritique — pour qui l'histoire est le fondement de toute structure — n'utilise l'analyse structurale que pour pouvoir accéder à l'analyse dialectique. (Cros, 2003 : 13).

Aussi, traiter de la socialité d'un texte devient plus aisé, tant il est clair que les discours qui interagissent dans telle œuvre de fiction traduisent des antagonismes, des préoccupations qui transcendent le fait littéraire ; car ils sont fortement tributaires de la société qui a vu naître l'œuvre artistique.

Ainsi, sans être une réplique du discours des militants de la reconnaissance des droits civiques des noirs, le roman de Gaines revient sur le lourd passé ségrégationniste du Sud de l'Amérique et son idéologie suprématiste. Un ensemble de lois et de pratiques culturelles dominant les rapports interraciaux et sont connues sous l'appellation de « lois Jim Crow ». (Tischauer, 2012 : 1) Ces pratiques prescrivant la stricte ségrégation ont pour seul but de maintenir le noir dans un état de soumission permanente, en lui ôtant toute sa dignité d'homme pour ensuite l'écarter du développement social, culturel et économique.

1.1 Procédés de réification du sujet noir

Dans *A Lesson Before Dying*, Jefferson est le premier condamné à mort à être exécuté sur la chaise électrique à Bayonne. Sa mort, l'une des plus sinistres, n'a laissé personne indifférent. (1998) En effet, toute la ville était au fait de l'arrivée de la chaise électrique et tous ont entendu le bruit funeste du moteur électrique destiné à envoyer la décharge mortelle. C'était la première fois que pareille chose arrivait dans cette ville d'ordinaire tranquille. Or, pour rendre l'événement supportable, il a fallu trouver un cobaye, le parfait bouc émissaire. Jefferson était le coupable tout trouvé vu qu'il était né inférieur aux hommes selon la philosophie du Jim Crow.

Miss Emma, la marraine de Jefferson peut admettre que son filleul soit mis à mort par électrocution, si tel est le verdict du juge, mais elle est outrée par les propos de l'avocat commis d'office qui le traite de « cochon » : « Called him a hog ». (Gaines, 1998 :12) Miss Emma a amplement raison de s'offusquer devant cette métaphore qu'elle juge inacceptable ; car pour qui connaît l'imaginaire puritain de la classe blanche dominante, cette image projette une connotation fortement péjorative et dégradante. Dans la conception judéo-chrétienne, le porc apparaît comme un animal impur. Il symbolise, chez l'homme, les vices de l'avidité et de la débauche. De même, il est l'incarnation de la sottise, en ce sens que le porc n'hésite pas à se « vautrer dans le borbier » après s'être fait nettoyer. Aussi, associer son image à un humain revient à le rabaisser au rang le plus inférieur qui soit.

La plaidoirie de l'avocat, censée apaiser l'assistance et susciter la compassion des jurés recèle des traces importantes d'une réification, ce terme emprunté à la pensée de Marx. Il explique comment les « individus sont souvent réduits à des objets d'échange. » (ZIMA, 2011 : 65) Il est vrai qu'en première instance, Marx explique que dans son rapport aux moyens de production de la richesse, l'homme est exposé à la menace de devenir lui-même un objet, comme ce fut le cas à l'avènement de la taylorisation. En effet, dans ce

système censé accroître la productivité, l'ouvrier, tel un automate, était contraint d'exécuter machinalement et de manière répétitive une seule et même tâche, au risque de n'être qu'un simple maillon dans une chaîne, une chose et non cet être pensant, appelé Homme. Toutefois, ce que la taylorisation obtient des hommes dans les usines, l'idéologie, en l'occurrence celle du Jim Crow l'obtient par la pensée raciste. Jefferson n'est-il pas lui-même « une chose » au dire de son avocat: « A thing to hold the handle of a plow, a thing to load your bales of cotton; a thing to dig your ditches, to chop your word, to pull your corn. (Gaines, 1998 : 7-8)

En cela, il emboîte le pas au procureur qui s'emploie à souligner le caractère bestial de ce Noir, dans son réquisitoire. Son forfait fait de lui un être asocial : une brute incapable d'éprouver le moindre remord ; un être des plus abjects ; dépourvu du moindre scrupule de conscience ; qui n'hésite pas à détrousser le vieillard qu'il vient d'abattre et dont il enjambe le cadavre ; non sans avoir fêté son forfait en buvant du whiskey à gorge déployée. Puis l'avocat de Jefferson, une figure très paternaliste, enfonce le clou en qualifiant son client d'enfant immature, malgré ses vingt et un printemps. A ses yeux, Jefferson a beau être un homme massif, il ne saurait être qualifié d'adulte mûr capable de jugement et de discernement.

L'emploi de termes tels que « fool » couplé d'une description physique soulignant la taille du crâne (shape of the skull), le visage disproportionné (flat face) et les yeux dont n'exhale pas la moindre intelligence, achève de confirmer Jefferson dans son rang d'animal. Il estime que Jefferson n'aurait pas pu commettre le meurtre de Mr Gropé, pour la bonne raison que son client, cette curiosité zoologique issue d'une longue lignée de sauvages originaires de la jungle africaine, ne peut raisonnablement concevoir et exécuter un meurtre, acte qui requiert un minimum d'intelligence.

Cette plaidoirie en dit long sur la situation sociolinguistique décrite dans le roman et montre comment son auteur est sensible aux luttes sociales de son temps. Il est plus aisé de priver l'individu de ses droits fondamentaux afin d'exploiter la force de ses bras dans les champs de coton à récolter, dans les fosses à creuser et pour le bois de chauffe à débiter, une fois que le sujet a été privé de tous les attributs faisant de lui un homme et un citoyen susceptible de revendiquer ses droits, quand il juge qu'ils sont bafoués. Pour être définitivement à l'abri de toute velléité de révolte du Noir, il convient de l'écarter de tout.

1.2 L'ostracisme et la sujétion du noir

L'ostracisme systématique orchestré par la classe dominante est la parade trouvée par les sudistes pour freiner l'avancé sociale de la minorité noire au cours de la Reconstruction. Cette période a enregistré de grands progrès pour les noirs qui se sont retrouvés soudainement au-devant de la scène politique avec seize des leurs au Congrès et plusieurs autres à des postes prestigieux tels que vice-gouverneur, trésorier, principal d'école ou même Secrétaire d'Etat. Devant ce revirement de situation qui bouleverse les pseudo-certitudes des ex-esclavagistes blancs, eu égard à la prétendue incapacité du sujet noir à se comporter et à agir comme un être pensant et redoutant la concurrence de la minorité noire, la classe dominante met sur pied un ensemble de règles tacites élaborées visant à établir l'infériorité de fait du noir et réduisant à néant les acquis des XIIIème, XIVème et XVème Amendements de la constitution des Etats-Unis d'Amérique. En réalité, ces pratiques sociales, qui auront plus tard force de lois avec l'avènement de la doctrine du Jim Crow, traduisent la volonté de la classe dirigeante sudiste de priver les travailleurs noirs des moyens de production afin de les affaiblir sur le plan économique et social.

Dans le roman de Gaines, la symbolique de l'occupation de l'espace obéit à ce souci d'écarter le noir. A Bayonne, tandis que les Blancs habitent les hauteurs de la ville pour symboliser leur suprématie, les Noirs vivent dans les régions basses de la cité et sont plongés dans l'obscurité totale. Quoi de plus normal pour des êtres aussi abjects que le « porc » de se vautrer dans la fange des régions inférieures. (Gaines, 1998 : 25)

De même, une personne de couleur perd tout droit accordé normalement aux personnes âgées et aux dames pour des raisons de civilité et de respect. Quand Miss Emma se rend chez Henri Pichot pour obtenir de lui qu'il convainque le sheriff d'autoriser Grant à rendre visite à son filleul Jefferson, elle subit la rigueur du code Jim Crow. Malgré son âge avancé et les nombreux services rendus à la maison Pichot, pour y avoir fait le ménage durant de longues années, elle n'est pas autorisée à s'installer confortablement dans un siège, pour la bonne raison qu'il serait dégradant pour un Blanc d'être assis à la même table qu'une personne de couleur. « Miss Emma looked tired. She was tired. She wanted to sit down at the table, but no one had offered her a chair. (Gaines, 1998 : 20)

Par ailleurs, une pratique sociale sudiste exige que le Noir qui se rend dans une maison de Blancs y accède par la cuisine. Quand il se rend chez Henri Pichot, le beau-frère du sheriff, pour organiser ses visites à la prison, Grant doit non seulement se plier à ce rituel dégradant, mais il se voit obligé d'attendre deux heures durant, dans la cuisine, avant que le sheriff ait fini son diner pour daigner le recevoir : « I had come through that back door against my will, and it seemed that he and the sheriff were doing everything to humiliate me even more by making me wait on them. » (Gaines, 1998 : 46) Malgré son rang d'intellectuel, Grant l'enseignant est traité avec le même mépris que les autres Noirs.

La visite inopinée de l'inspecteur et les échanges entre les deux hommes traduisent la volonté manifeste du système de maintenir le Noir dans une ignorance voulue et programmée. Pour ce haut fonctionnaire qui n'hésite pas à qualifier sa tâche de corvée, Grant est « invisible » pour emprunter le terme de Ralph Ellison. (2014) Depuis des années qu'il visite cette école, il lui semble impossible de retenir le nom de l'instituteur qui l'anime, l'appelant tantôt Higgins, tantôt Washington, comme si tous les intellectuels noirs étaient censés être aussi dociles que Booker T. Washington¹.

Pis, son inspection ne se borne pas à un contrôle de connaissance rapide proposé aux écoliers pour s'assurer de la bonne conduite des programmes scolaires. Elle consiste également à inspecter leur hygiène corporelle. Un tel acte est dégradant car il rappelle l'histoire récente des esclavagistes qui procédaient de cette manière, invariablement pour les esclaves mis aux enchères que pour le bétail à acquérir et dont il fallait s'enquérir de la bonne santé, pour faire un investissement rentable.

D'ailleurs, se montrant plus intéressé par le corps que par l'esprit de ces jeunes écoliers, il juge approprié de leur faire quelques remarques sur leur régime alimentaire et leur hygiène de vie : « Beans were good, he said... Then he said fish and green were good. And exercise was good ». (Gaines, 1998 : 56) Ce souci du bien-être physique qui prend le pas sur les conditions d'étude se justifie par le véritable rôle que l'on veut assigner au Noir. Telle est, du moins, la conviction de Grant : « In other words, hard work was good for the young body. Picking cotton, gathering potatoes, pulling onions, working in the garden – all of that was good exercise for a growing boy or girl ». (Gaines, 1998 : 56). Après avoir fait de lui une bête de somme, il convient de l'évincer d'un système basé sur les connaissances intellectuelles pour le réduire à sa plus simple expression.

Le comportement de l'inspecteur trahit le système en ce sens qu'il ouvre des écoles destinées à l'instruction des noirs tout en voulant les maintenir dans l'ignorance. Grant est conscient que s'il se fait appeler « professor » par la communauté blanche, cela ne saurait être par respect pour sa fonction noble d'enseignant. Il s'agit là d'une hypocrisie, d'un cynisme même, car malgré ce prétendu rang, il est censé s'exprimer dans une langue anglaise hésitante et emprunte de fautes élémentaires de grammaire du genre « she don't » comme semble l'exiger le sheriff Guidry. (Gaines, 1998 : 48) Guidry réserve l'anglais

¹ Copté par la majorité blanche comme le leader attitré des Noirs pour ses opinions assimilationnistes, il reste un personnage controversé pour certains penseurs noirs comme WEB Dubois qui voient en lui le bras séculier de la philosophie ségrégationniste. Cf. W.E.B. Dubois, « Of Mister Booker T. Washington and Others » in *Souls of Black Folks*, Seattle, Createspace 2011.

soutenu ou même standard à la classe dominante blanche. Et il compte s'en servir comme d'un sociolecte. Il ne conçoit pas que Grant se montre impertinent à son égard en faisant des phrases correctes au lieu de s'exprimer en dialecte, dans le langage employé communément par les Noirs.

Comme Grant ne manque pas de le souligner, les Blancs se réservent l'exclusivité de l'anglais standard, qui est finalement la propriété de la race pure à laquelle ne doit aucunement se mêler les descendants d'esclaves africains. De ce discours déshumanisant découlent deux réactions probables : soit l'apathie totale du sujet noir soumis qui acquiesce par résignation, soit la contestation du sujet noir en quête de dignité qui s'insurge, dans un élan militantisme, contre son enfermement dans des préjugés.

2. Echos et sons discordants : une réaction au mythe de la suprématie blanche

La préoccupation centrale de la majorité blanche sudiste est de consolider son assise économique. Le discours suprématiste qu'elle tient pour justifier la mise à l'écart du Noir et essayer de convaincre de sa prétendue infériorité n'est qu'une « conscience fautive » qui ne demande qu'à être combattue par l'action révolutionnaire de la minorité noire. (Zima, 2011 : 22) Pourtant, s'il est clair que le Blanc a conscience de son appartenance à « un sujet transindividuel ou collectif » (Cros, 2007 : 198) dont il reproduit l'idéologie à travers son Non-conscient, cette prise de conscience est loin d'être évidente chez le sujet collectif noir qui réagit au langage de la superstructure (Zima, 2011 : 22) soit en reproduisant le sociolecte blanc, soit en offrant le visage triste d'une désunion tributaire des intérêts divergents des membres de la communauté, quand ces derniers ne se livrent pas à une résignation totale.

Quoi qu'il en soit, dans ce roman, Gaines ne prend pas fait et cause pour l'apathie. Si ses personnages n'affichent au départ aucune ambition révolutionnaire et ne souscrivent à aucune cause politique, leur destin commun changera, par la suite à travers un parcours narratif ayant pour but essentiel d'invalides les théories ségrégationnistes pour rétablir l'homme noir dans sa dignité, le tout sur fond de messianisme. Néanmoins, il aura fallu une prise de conscience et la naissance d'une conscience de classe pour permettre un tel sursaut.

2.1 Une conscience collective absente

Toute société multiraciale est riche de sa diversité culturelle. Telle est la substance de la théorie du creuset de Tocqueville¹. A l'épreuve de la réalité sudiste, cette idée qui n'est qu'une utopie, car tout concourt à rabaisser le Noir au rang de bête. Or, pour les adeptes de la suprématie blanche, la ségrégation apparaît comme une échappatoire leur permettant de faire contre mauvaise fortune bon cœur puisqu'ils auraient souhaité vivre dans une Amérique débarrassée des gens de « race inférieure ».

Pour les Noirs, la cause est déjà entendue: les lois Jim Crow définissent clairement leur place de citoyens de seconde zone. Pourtant, les frontières ne sont pas aussi rigides qu'elles paraissent. Conscients des failles éventuelles, les ségrégationnistes ont pris soin d'établir une clause qui stipule qu'une seule goutte de sang noir fait de l'individu un Noir. Cette disposition vise à garder la race blanche immaculée, en décourageant les mariages et autres relations amoureuses interraciales. En fin de compte, le substantif « Noir » est un terme générique englobant à la fois des descendants d'esclaves africains et d'autres individus de sang mêlé, pourvu que ces derniers aient un Noir dans leur parenté.

Pour autant, cette désignation porte en elle les germes de frustrations profondes. En effet, il arrive que certaines personnes appartenant à ce dernier groupe, vivent une crise identitaire véritable. D'une part, il leur est impossible de s'intégrer à la communauté

¹ Philosophie plutôt idéaliste portant sur le multiculturalisme de la société américaine que l'auteur développe dans son ouvrage intitulé *De la démocratie en Amérique*. Cf. Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Librairie de Charles Gosselin, 1840.

blanche dont le sang coule dans leurs veines par faute de celui des descendants d'esclaves qu'ils ont également en partage. D'autre part, ils éprouvent un sentiment de supériorité et de mépris à l'égard des Noirs de souche, comme l'atteste la discussion que Grant surprend entre deux mulâtres dans le bar de Clairborne à Bayonne.

Le fait que ces mulâtres se servent, sans commune mesure, du sociolecte de la société blanche notamment à travers le terme « nigger » indique leur mépris pour les Noirs de souche. En effet le terme « nigger » qui signifie « sale nègre » a une forte connotation péjorative. Tout en étant pour les Blancs, la formule consacrée pour représenter tous les préjugés racistes à l'encontre du Noir, il suscite chez ce dernier toute la colère et la rancune contre le système. En ayant recours à cette injure dans un bar fréquenté par des Noirs, les deux mulâtres montrent qu'ils se sentent plus proches de la communauté blanche à laquelle ils auraient bien voulu s'intégrer, si la culture du Jim Crow n'avait pas fait d'eux des Noirs.

Ils se considèrent d'autant plus supérieurs aux « sales nègres » qu'ils préfèrent exercer, dans le domaine du bâtiment, les métiers de briquetiers, de charpentiers et de peintres, pour éviter de côtoyer les Noirs de souche, dans les plantations. Comme pour reprendre cet adage qui stipule que de deux maux, il faut choisir le moindre, ils préfèrent se priver d'une éducation plus poussée en intégrant les collèges destinés aux Noirs et choisissent très tôt de recourir à leurs métiers favoris, que d'avoir à partager les bancs des collèges avec de « sales nègres ». (Gaines, 1998 : 197) Choisir d'éviter leurs compatriotes noirs comme la peste explique d'ailleurs la raison pour laquelle ils approuvent la condamnation à mort de Jefferson pour qui ils préféreraient la mort par lynchage à la chaise électrique. Si les briquetiers n'affirment en aucun moment leur supériorité par rapport aux autres Noirs, leur discours de mépris trouve sa plus belle expression chez un autre membre de leur communauté en la personne du professeur de Grant. Cet individu se définit comme un misanthrope patenté. Sa haine pour le genre humain en général et les Noirs en particulier vient du fait que le système l'assimile à la pire espèce humaine, la race noire. D'ailleurs il n'hésite pas à crier sa haine pour le Noir en ces termes : « Because that sonofabitch out there say I'm you. » (GAINES, 1998 : 65) Cette boutade est sa réponse à Grant qui aimerait savoir pourquoi son ancien professeur affiche tant de haine pour lui.

En réalité, Matthieu Antoine, le professeur créole retraité, hait tous les hommes, y compris les Blancs qu'il envie parce qu'il se croit inférieur à eux, autant qu'il éprouve du mépris et de la haine pour sa propre personne. Voilà un personnage controversé qui se croit pourtant supérieur aux autres Noirs, dont la couleur de peau est plus sombre que la sienne, comme il aime à le dire : « I am superior to you. I am superior to any one blacker than me. » (Gaines, 1998 : 65) Matthieu Antoine a occupé durant de nombreuses années le poste d'enseignant, dans la même école primaire où enseigne Grant dont il a été le professeur, avant de prendre sa retraite pour cause de maladie et d'être remplacé à ce poste par Grant.

N'ayant jamais eu de l'estime pour ses élèves noirs, son rôle n'était pas de leur apprendre à devenir des hommes, mais à rester, tel que lui-même, des couards. Le conseil qu'il leur répétait sans cesse était de fuir le Sud. Il leur prédisait une fin tragique et violente. C'est d'ailleurs ce qui est arrivé à la plupart de ses élèves qui ont fini en prison pour vol aggravé ou sur la potence pour meurtre. Sa haine viscérale pour Grant s'explique par le fait que ce dernier ait pu réussir à déjouer ses prédictions alarmistes. La plus grande crainte de Matthieu Antoine est que Grant ait un jour des ambitions plus nobles et veuille faire de ses élèves des hommes, sans se borner à leur enseigner des notions basiques d'arithmétique et de lecture, comme le veut le système.

Mais Grant a été conditionné par le système à accepter le statu quo. Comme il le dit si bien : « I'm the teacher... I teach what the white folks around here tell me to teach – reading, writing. » (Gaines, 1998: 13) Ce discours prouve bien qu'il ne se sent pas l'âme d'un contestataire. Lorsque Miss Emma la marraine de Jefferson lui confie la responsabilité d'éduquer son filleul qui a été affublé du terme méprisant de « cochon », pour faire de lui un homme avant sa mort, elle ne fait que rappeler à Grant le rôle qui est le sien, celui de

leader. Or Grant entend éviter cette responsabilité en cherchant à irriter la personne supposée l'aider. « I was supposed to have said « don't » I was being too smart...I used the word "doesn't again, but I did it intentionally this time. » (Gaines, 1998 : 48)

La réaction de Grant peut traduire son agacement. Quoi qu'il affiche ainsi une rébellion susceptible de lui attirer le courroux de Guidry et partant, celui de la superstructure, cela n'a aucune visée politique, car il espère que son impertinence lui vaudra d'être éconduit par le sheriff, pour être libéré de la lourde charge qui lui est confiée. N'ayant aucune intention de jouer les héros en sacrifiant du temps et de l'énergie pour une cause qu'il juge perdue d'avance, il entend fuir ses responsabilités en faisant le politique de l'autruche. Pourtant, il a le mal sous les yeux, et il se sent comme pris au piège de ce cercle vicieux que seule une action héroïque pourrait rompre. Grant finit par prendre conscience du mensonge de l'idéologie dominante et décide de lutter.

2.2 La quête de la dignité

S'il fallait décrire ce roman de Gaines en le mettant en rapport avec un sous-genre, ce ne serait certainement pas celui du roman à intrigue. L'incipit situe déjà le lecteur quant au dénouement final : il est évident que le meurtre qui constitue le prétexte de cette histoire a déjà son coupable qui est appelé à subir la rigueur de la Loi, étant donné qu'une sentence de mort a été prononcée à l'encontre de Jefferson. D'ailleurs, personne n'espère qu'il bénéficie de la clémence du Gouverneur pour que cette peine soit allégée. Tous attendent donc qu'il décide du jour de l'exécution de la sentence. Aussi n'y a-t-il plus de suspense véritable contrairement au type de récit construit sur une intrigue privilégiant la notion de « plot » qui désigne à l'origine la présence d'un complot, d'une conspiration à dénouer. Quand tel est le cas, le lecteur est en droit de s'attendre à ce que l'intrigue se complique ou encore que l'affaire se corse : « the plot thickens » comme le disent les Anglais.

Il s'agit plutôt d'un récit qui repose sur une quête de valeurs. En cela, il a des relents philosophiques en ce sens qu'il suscite une réflexion sur la condition humaine et plus précisément sur la dignité du Noir qui est « jetée aux orties ». C'est bien la quête de cette dignité perdue qui cristallise l'attention des personnages principaux et fédère leurs actions. Pour établir le rapport de Grant, Miss Emma, Tante Lou et Jefferson qui sont, à nos yeux, les plus importants de cette histoire, il convient de s'intéresser à leurs quêtes respectives après les avoir décrits en nous inspirant des travaux de Greimas sur la grammaire du texte. (Greimas, 1983)

Jefferson est considéré par la communauté blanche comme un être asocial ou une brute insensible. Sa condamnation à mort le confirme dans son rôle thématique du marginal. Une telle description tient au désir de le dépouiller de toute dignité humaine pour en faire le bouc émissaire parfait d'un pour lequel il est innocent. Mais elle prend sa source dans une vision plus globale de l'homme noir qui, à défaut d'être un mâle dominant, apparaît comme une brute, un assassin et un être stupide. Si cette description méprisante transparait dans le plaidoyer de l'avocat commis d'office, force est de reconnaître qu'elle n'est pas loin de la réalité, du moins en ce qui concerne Jefferson. En cela, l'objectif de la classe blanche, celui de réduire le Noir au rang de bête, semble être atteint. Jefferson est un parfait inculte, un illettré incapable de se servir d'un téléphone. Dans son action qui l'amène à participer au cambriolage qui vire au drame, il a été entraîné sur les lieux du crime par les vrais coupables, sans avoir eu un temps de réflexion. En clair, cet acteur n'a au préalable aucune quête. Pourtant, ses proches Noirs voudraient faire de lui le sujet de la quête de la dignité.

Miss Emma est la marraine de Jefferson. Son lien de famille avec Jefferson n'est pas clairement établi, mais son amour pour lui ne fait aucun doute. Au-delà des simples sentiments, cette vieille dame fait preuve d'un dévouement à la cause noire et rappelle en cela une tradition de militante des droits de la personne noire. Que l'on se souvienne de Sojourner Truth, Harriet Tubman ou Rosa Park, que la mémoire collective noire célèbre comme des héroïnes de la lutte pour le bien être du Noir, et le lien est établi. Il est possible

de lui attribuer le rôle thématique de la militante, car Miss Emma est la destinatrice ou l'initiatrice de la quête. Sa quête, quoi que simple, traduit une préoccupation des plus nobles. Voulant invalider les théories racistes de l'avocat qui a commis l'erreur de traiter son filleul de « porc », elle se tourne vers Grant l'enseignant, et lui demande de le sortir de son ignorance pour faire de lui un homme.

Tante Lou est la parente de Grant. De la même génération que Miss Emma, elle lui est très proche. Aussi partage-t-elle son chagrin de cœur. Mieux, elle se sent d'autant plus soucieuse du sort de Jefferson qu'elle ne ménage aucun effort pour convaincre et obliger Grant de s'associer à la cause, malgré ses réticences. Elle estime avoir ce droit, car si Grant est l'enseignant qu'il est devenu et s'il n'a pas sombré dans la violence comme l'avait « prophétisé » Matthieu Antoine, cela est dû sans doute à ses conseils. Assumant le rôle thématique de la mère courage, elle a dû combler le vide laissé par les géniteurs de Grant absents, pour faire figure d'autorité parentale et morale et guider ses choix. Comme le reconnaît Grant: « But she told me that I would not be one of the others, that I would learn as much as he could teach me, then I would go away to learn from someone else ». (GAINES, 1998 : 63) La quête de Tante Lou est donc similaire à celle de Miss Emma: amener Grant à aider Jefferson à recouvrer sa dignité. Mais comme elle n'est pas l'initiatrice de cette quête, elle peut être considérée comme une adjuvante.

Grant est le narrateur de cette histoire où il occupe une place importante. Son rôle thématique d'enseignant est censé faire de lui un leader. Mais c'est avec peine qu'il reconnaît et finit par remplir sa mission. Comme tous les autres personnages noirs, il a toujours accepté sa condition de citoyen de seconde zone. Son mérite aura été d'accéder au poste d'enseignant en évitant de sombrer dans la violence. Mais c'est bien là un succès mitigé, vu que le poste d'instituteur d'une école pour enfants noirs est la seule possibilité d'ascension sociale pour le Noir. Grant est d'ailleurs conscient d'être perclus par le système qui n'entend pas lui accorder une place plus importante. De plus, sa qualité d'intellectuel ne lui attire pas pour autant le respect de la communauté blanche.

Il se sent pris au piège du cercle vicieux du système sudiste qui réserve aux hommes noirs une fin tragique, à en croire Matthieu Antoine : « He had told us then that most of us would die violently, and those who did not would be brought down to the level of beats. » (Gaines, 1998 : 62) S'il a pu échapper à ce sort, il ne deviendra utile à sa communauté que s'il arrive à restituer leur dignité à ses élèves et faire d'eux des hommes, au sens plein du terme. Alors, comment comprendre ses atermoiements quand vient enfin l'occasion pour lui de se montrer utile à la communauté, comme le lui demandent Tante Lou et Miss Emma. Grant est profondément marqué par un complexe d'infériorité en réaction au discours dégradant de la majorité blanche. Cependant, l'amour qu'il a pour Juliette, une collègue institutrice et l'influence de sa tante finiront par lui faire prendre conscience de son rôle de leader.

Grant épouse alors la même quête que Miss Emma et Tante Lou, celle de faire de Jefferson un homme digne. Ses efforts inlassables finissent par transformer Jefferson et révéler la fausse conscience du discours sudiste qu'il qualifie de mythe : « Do you know what a myth is Jefferson?...A myth is an old lie that people believe in. White people believe that they're better than anyone else on earth—and that's a myth. » (Gaines, 1998: 192) Le discours de Grant établit clairement une frontière entre les deux classes. Il ne se borne pas à opposer les deux camps ; mais il établit pour la première fois une conscience de classe. Unie derrière son héros, la société noire s'emploie à invalider le mythe de la supériorité de l'homme blanc. Et Grant entend convaincre Jefferson de devenir le porte-flambeau de la lutte du Noir pour son autodétermination.

Déjouant tous les pronostics, il amène Jefferson à reprendre goût à la vie et à mettre à profit ses derniers instants sur terre pour s'instruire. Son élève ira même jusqu'à confier ses craintes et ses peurs à un journal intime. Il est vrai que le style de Jefferson tient plus de l'argot noir, mais l'évolution est nette pour une personne que le système a voulu

présenter comme une brute, et qui pouvait à peine faire la différence entre les jours de la semaine ou encore tenir le combiné d'un téléphone. Et quand vient l'instant ultime de l'exécution, il affronte la mort avec un courage qui laisse ses bourreaux admiratifs et songeurs ; car si la mort, cette grande inconnue cristallise toutes les craintes des hommes, il est évident qu'ils éprouvent de l'admiration pour qui l'affronte dignement.

Telle est la fin que Grant avait souhaitée pour son élève : une mort digne et héroïque. Il aura eu le temps de prouver par des gestes simples, mais sans l'ombre d'un doute, qu'il n'est pas un cochon ; car seuls les hommes savent lire et écrire ensuite qu'il a bien plus de dignité que quiconque, en affrontant la mort sans sourciller. En cela, il devient une icône pour la société noire en quête de héros. Sa victoire sur le système judiciaire qui aurait espéré l'entendre supplier et grogner comme un porc, symbolise celle de toute la race noire qui fait mentir du coup un mythe établi depuis plus de trois centenaires. En mourant avec dignité, c'est toute la race noire qu'il anoblit et débarrasse des préjugés et autres clichés dégradants. Mieux, sa mort héroïque « expie le péché » des Noirs en ce qu'elle les unit et leur fait prendre conscience de leur identité et de leur destin commun.

Conclusion

En guise de conclusion, nous dirons que cette étude portant sur le thème : tracés idéologiques conflictuels dans *A Lesson before Dying* d'Ernest Gaines (1998) s'est voulue une lecture alliant l'aspect littéral et référentiel dans une visée sociocritique. La sociologie du texte en tant que méthode d'analyse littéraire aux confluent de toutes les approches nous a été d'un apport heuristique certain. Grâce à cette approche, nous sommes parvenus à trouver les justifications du discours dégradant et méprisant de la majorité blanche, pour en déduire la réaction de la minorité noire. Contrairement à nos convictions initiales, nous avons pu établir au final que la bipolarisation raciale de la société américaine sudiste ne stipule pas de facto l'existence d'une conscience de classe chez les Noirs opprimés.

En effet, la naissance d'une conscience collective butte contre des intérêts divergents des membres de la communauté d'une part et contre le complexe d'infériorité tenace développé au fil des ans d'autre part. Néanmoins, ces obstacles majeurs seront surmontés par la volonté farouche des acteurs soucieux de recouvrer leur dignité d'hommes noirs. En définitive, toute société a non seulement besoin de ses héros, mais aussi et surtout d'une conscience collective pour parvenir à la communauté de destin.

Bibliographie

- Cros, E., 2003, *La sociocritique*, Paris, L'Harmattan.
Dubois, W.E.B., 2011, *Souls of Black Folks*, Seattle, Createspace.
De Tocqueville, A., 1840, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Librairie de Charles Gosselin.
Ellison, R., 2014, *The Invisible Man*, New-York, Penguin.
Greimas, A.J., 1983, *Du Sens II*, Paris, Seuil.
Roy, M., 2007, « la référence comme effet de lecture » in *Théories et pratiques de la lecture littéraire*, Québec, Presses de l'Université du Québec.
Gaines, E.J., 1998, *A Lesson before Dying*, New York, Serpent's Tail.
Tischauer, L.V., 2012, *Jim Crow Laws*, Oxford, England, Greenwood.
Zima, P. V., 2011, *Texte et société, perspectives sociocritiques*, Paris, L'Harmattan.
Zima, P. V., 2000, *Manuel de sociocritique*, Paris, L'Harmattan.